

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973-

Les infirmières de Notre-Dame

Sommaire : t. 4. Les Nursing Sisters.

ISBN 978-2-89585-555-2 (vol. 4)

I. Pion, Marylène, 1973- . Nursing Sisters. II. Titre.

III. Titre : Les Nursing Sisters.

PS8631.I62I53 2013b C843'.6 C2012-942617-2

PS9631.I62I53 2013b

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE

[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez les activités de Marylène Pion  
et des Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARYLÈNE PION

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME



Les Nursing Sisters



LES ÉDITEURS RÉUNIS

## De la même auteure

*Les infirmières de Notre-Dame – tome 1. Flavie*, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

*Les infirmières de Notre-Dame – tome 2. Simone*, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

*Les infirmières de Notre-Dame – tome 3. Évelina*, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

*Flora, une femme parmi les Patriotes – tome 1. Les routes de la liberté*, roman historique, Les Éditeurs réunis, 2011.

*Flora, une femme parmi les Patriotes – tome 2. Les sacrifices de l'exil*, roman historique, Les Éditeurs réunis, 2012.

*À mon frère,  
le sergent Tommy Pion.*



## Prologue

*Montréal, 1940*

En constatant qu'Évelina s'impatientait et afin de passer le temps, Flavie saisit la théière et remplit deux tasses du liquide brûlant. Évelina ignore le thé que Flavie lui versa et jeta un autre coup d'œil à sa montre. Comme si de rien n'était, Flavie prit sa tasse, souffla sur le liquide pour le refroidir et but une gorgée. Évelina hocha la tête et s'adossa à sa chaise en maugréant :

— Je ne peux pas croire qu'elle va nous faire faux bond !

— Ne t'inquiète pas, elle viendra. Elle a toujours été ponctuelle. Il y a sûrement une raison à son retard.

Au moment où Évelina, lassée d'attendre, s'apprêtait à faire signe à monsieur Zheng pour commander son repas – ce dernier étant le propriétaire du restaurant chinois où les deux jeunes femmes se trouvaient –, elle aperçut Simone, le nez collé à la vitrine. Celle-ci scrutait l'intérieur du commerce. Dès qu'elle la vit, Flavie lui fit signe. La clochette tinta lorsque Simone poussa la porte et se précipita vers ses amies, une petite valise à la main. Elle s'excusa aussitôt :

— Le mautadit train avait du retard, et puis le chauffeur de taxi donnait vraiment l'impression de tout juste débarquer en ville. Heureusement que je connais le coin ! J'ai bien cru que je n'arriverais jamais à l'heure.

Flavie s'était levée pour embrasser son amie, Évelina aussi, mais cette dernière était restée en retrait, la mine boudeuse. Le

regard renfrogné d'Évelina ne freina pas les ardeurs de Simone qui, après avoir serré Flavie dans ses bras, s'avança vers elle.

— Change d'air, Évelina ! Tu savais bien que je viendrais. Jamais je ne me serais pardonné d'avoir manqué votre départ.

Évelina retrouva rapidement le sourire après l'étreinte de son amie. Elle invita Simone à s'asseoir. Pour se faire pardonner son accueil plutôt froid, elle lui versa une tasse de thé. Simone parcourut le restaurant des yeux et poussa un soupir.

— Mon Dieu, ça fait si longtemps que je ne suis pas venue ici !

— Seulement un an, Simone, lui rappela gentiment Évelina.

— Je sais bien, mais j'ai vraiment l'impression que ça fait une éternité. Rien n'a changé pourtant. La collection de bibelots de chats de madame Zheng attend toujours un coup de plumeau, là, sur la tablette.

Flavie et Évelina se retournèrent en même temps et pouffèrent de rire. Simone avait toujours été celle des trois qui pouvait se vanter de remarquer les moindres détails dans une pièce et, de plus, elle possédait une mémoire presque infallible. Monsieur Zheng, qui avait eu connaissance de l'arrivée de Simone, vint prendre la commande. Avec son accent coloré, il lança :

— Ça fait très longtemps que je ne vous ai pas vues toutes les trois réunies. Vous allez bien, mademoiselle Lafond ?

— Je vais très bien, merci. Vous semblez en forme, vous aussi.

— Maintenant, Simone porte le nom de madame Choquette, monsieur Zheng, intervint Évelina en dépliant sa serviette de table. Elle est LA femme mariée de notre groupe !

Le restaurateur marmonna un mot d'excuse avant de prendre la commande. Ensuite, il retourna dans les cuisines.

— Tu l'as fait fuir, Évelina, avec tes remontrances! Pauvre lui!

— Ben quoi? C'est vrai que tu es la seule femme mariée de notre trio. Et puis, Simone, tu sais comme moi que monsieur Zheng n'a jamais été vraiment sociable, de toute façon. Il se dépêche toujours de servir ses clients. Alors, quoi de neuf, la «maîtresse d'école»?

Simone ne put s'empêcher de sourire. Évelina l'avait toujours surnommée ainsi, ce qui lui rappelait sa vie avant qu'elle ne devienne infirmière.

— Paul a bien failli m'empêcher de venir vous voir. Il n'était pas chaud à l'idée que je fasse ce long voyage en train...

— Il était mieux de te laisser partir. Sinon, je serais allée moi-même te chercher en Abitibi!

Évelina ne saisit pas la subtilité du message de Simone. Flavie fixa Simone, essayant de déchiffrer les propos de son amie. Paul n'était pas un homme de nature tyrannique; jamais il n'aurait empêché Simone de venir voir ses amies à Montréal. Il y avait sûrement une raison à sa réticence. Quand Simone lui fit un clin d'œil, Flavie comprit immédiatement de quoi il était question.

— Non?

— Eh oui!

Évelina fronça les sourcils. Que signifiait ce court échange entre ses deux amies? Puis, elle comprit. Faisant sursauter les clients du restaurant, elle s'exclama :

— Tu es enceinte, Simone Lafond!

— C'est Simone Choquette, maintenant! lui rappela Flavie pour se moquer tout en jetant un regard de connivence à Simone.

Évelina ne releva pas la plaisanterie de Flavie. Après s'être levée avec précipitation, elle déposa deux baisers sonores sur les joues de son amie.

— Je suis si contente pour toi, Simone! L'arrivée du bébé est prévue quand? Raconte-nous tout!

Simone entreprit de faire le récit des derniers mois passés en Abitibi. Même si celle-ci se trouvait à des lieues de Flavie et d'Évelina, ses amies et elle entretenaient une correspondance assidue depuis son installation à Rouyn. Paul et Simone s'étaient mariés à l'automne 1939, un peu après le début de la guerre, et la jeune femme avait suivi son mari médecin en Abitibi – ce coin de pays qui avait bien besoin de personnel médical. C'est d'ailleurs grâce à cette pénurie que Simone – à son grand bonheur – pouvait travailler en tant qu'infirmière là-bas. En effet, la plupart des conseils d'administration des hôpitaux toléraient mal la présence d'infirmières mariées dans leurs établissements.

— C'est tout nouveau encore cette grossesse. Il n'y a que Paul et vous deux qui soyez au courant.

— Tu vas cesser de travailler? s'informa Flavie avant de prendre une cuillerée dans le bol de soupe que monsieur Zheng venait de déposer discrètement devant elle.

— Pour le moment, ça ne paraît pas trop, alors je continue de travailler. Ensuite, je devrai arrêter. Mais après, je compte bien y retourner!

— Voyons donc ! Tu n'y penses pas !

Flavie déposa sèchement sa cuillère sur la table, choquée des propos de son amie. Devant le ton réprobateur de celle-ci, Simone crut bon de s'expliquer. Évelina, plus ouverte d'esprit, n'avait pas bronché ; elle continuait de manger sa soupe.

— C'est déjà tout décidé avec Paul. Ce n'est pas parce que je suis mariée que je dois renoncer à ma profession. Je travaillerai quelques heures par semaine pour superviser un groupe d'infirmières, c'est tout.

— C'est certain que ce n'est pas la norme...

— Quand nous nous sommes mariés, Paul savait déjà que je ne resterais pas à la maison pour m'occuper des enfants. Il songe à ouvrir un cabinet ; je serai son assistante. On a tout le temps d'y penser, de toute façon.

— Oui, c'est vrai ; et puis, l'important est que vous soyez d'accord tous les deux, déclara Évelina à l'intention de Flavie.

Cette dernière approuva en hochant la tête, puis elle termina son bol de soupe en silence. La jeune femme réagissait toujours ainsi en cas de contrariété : elle se repliait sur elle-même. Évelina et Simone étaient bien placées pour le savoir, car leur amie et elles avaient passé ensemble toutes leurs années d'études en soins infirmiers à l'hôpital Notre-Dame. Toutes trois terminèrent leur soupe sans échanger une parole. Pourtant, elles avaient tant de choses à se dire avant le départ imminent de Flavie et d'Évelina. Quelques mois avant leur mobilisation, ces dernières avaient réussi avec brio la brève formation portant sur les méthodes de travail en vigueur dans les hôpitaux militaires. Le lendemain, les deux jeunes femmes prendraient le train tôt le matin pour Halifax, où elles embarqueraient sur un navire en direction de l'Angleterre. Sur place, elles travailleraient au sein

du Corps de santé royal de l'armée canadienne. Pour Flavie, le choix s'était imposé de lui-même puisqu'elle allait rejoindre là-bas Clément Langlois, son fiancé, qui s'y trouvait déjà en tant que chirurgien. Évelina et elle s'étaient portées volontaires pour aller soigner les blessés outre-mer.

Lorsque monsieur Zheng vint récupérer les bols de soupe vides, Simone brisa le silence.

— En tout cas, les filles, je vous trouve courageuses d'aller en Angleterre. Ça ne vous fait pas un peu peur ?

— Nous ne serons pas directement sur le front; nous travaillerons dans des hôpitaux de campagne, indiqua Flavie d'une voix rassurante.

— Je vous envie un peu, car j'aurais bien aimé vivre une expérience semblable. Ce doit être tellement gratifiant de venir en aide aux soldats qui se battent au nom de la liberté.

— Effectivement. Mais ce que tu fais est gratifiant aussi, Simone. Les gens de Rouyn ont beaucoup de chance de se faire soigner par toi.

— Peut-être, mais cela m'aurait vraiment plu, déclara Simone, songeuse.

— On ne peut pas tout avoir: un mari, une belle situation dans un hôpital et un bébé en route! la taquina Évelina. Compte-toi chanceuse! Tu pourrais être encore vieille fille comme nous deux.

— Pour Flavie, ce n'est qu'une question de temps. Après la guerre, son beau Clément la mariera vite fait. Mais en ce qui te concerne, Évelina, c'est autre chose...

Monsieur Zheng arriva avec le reste des plats qu'elles avaient commandés. Évelina aurait voulu remercier le restaurateur de

lui sauver la mise, elle qui voulait éviter à tout prix de parler de sa rupture avec Antoine devant Flavie. Le sujet était plutôt épineux entre les deux parce que Flavie ne comprenait pas les raisons de la fin de cette relation. Pourtant, le couple était promis à un bel avenir. Évelina avait contribué au financement de la fromagerie, et Antoine avait agrandi son entreprise. Ils avaient même choisi l'emplacement où serait construite leur nouvelle maison à La Prairie. Puis, Évelina avait fait volte-face. Elle avait rompu avec Antoine et décidé de suivre Flavie dans son périple en Angleterre.

Le reste du repas se déroula sans heurt. Une fois la gêne de l'éloignement surmontée, le trio discuta comme s'il s'était vu la veille, se racontant des anecdotes et tous les potins concernant le personnel de l'hôpital Notre-Dame. Évelina insista pour régler l'addition, mais elle ne réussit pas à convaincre Flavie de venir passer la nuit chez elle pour poursuivre leurs discussions. Celle-ci avait encore quelques affaires à préparer avant son départ et elle voulait passer sa dernière soirée au Canada en compagnie de son père, Victor Desaulniers. Elle retrouverait Simone et Évelina à la gare le lendemain. Le trio se sépara ; Simone et Évelina sautèrent dans un taxi, et Flavie monta dans un autre.

\* \* \*

Simone s'installa dans la chambre des invités. Elle enfila rapidement sa chemise de nuit et son peignoir, et descendit rejoindre Évelina au petit salon. Cette dernière s'y trouvait avec Fedora, son ancienne gouvernante qui demeurerait avec elle depuis la mort de sa mère. À l'arrivée de Simone, Fedora quitta la pièce afin de laisser les deux jeunes femmes seules. Simone s'assit sur un fauteuil en face d'Évelina.

— Ça doit te faire drôle d’habiter encore avec une gouvernante à ton âge !

— Je l’ai toujours considérée plus comme un membre de ma famille que comme une gouvernante. À la mort de ma mère, je ne voulais pas vivre seule dans cette grande maison. Ça tombe bien, car Fedora s’occupera de tout pendant mon séjour en Angleterre. Je pars donc en toute confiance.

— Pourtant, tu aurais très bien pu partager cette maison avec Antoine...

Évelina se leva pour replacer les coussins sur le fauteuil précédemment occupé par Fedora. Elle espérait paraître suffisamment affairée pour que Simone change de sujet – même si Évelina savait pertinemment que lorsque son amie voulait savoir quelque chose, elle finissait toujours par parvenir à ses fins. La jeune femme retourna à sa place, appréhendant le moment où Simone passerait à l’attaque. Cette dernière ne tarda pas à la questionner.

— Flavie n’est pas là, Évelina, alors tu peux parler en toute quiétude. On ne peut pas dire que tu sois très portée sur la correspondance... C’est Flavie qui m’a appris ta rupture avec Antoine dans une de ses lettres. J’avoue que je n’ai pas compris les véritables raisons de votre séparation. Tout semblait si bien aller entre vous deux.

— Ça allait bien, comme tu dis. Antoine m’avait laissé du temps ; j’ai même pu travailler à l’hôpital durant un an tout en continuant d’habiter à Montréal. On se voyait quand même souvent, car je lui avais laissé l’automobile de ma mère pour faciliter ses voyages à Montréal.

— Et alors, que s’est-il passé ?

Évelina se mit à arpenter la pièce, essayant de trouver une réponse à la question de Simone. Elle-même avait du mal à se comprendre. La jeune femme s'était longuement questionnée depuis son engagement au sein du Corps de santé royal de l'armée canadienne; elle n'était plus certaine de faire la bonne chose en allant travailler en Angleterre. Le seul aspect qui la consolait était qu'elle serait auprès de Flavie. Antoine était un homme exceptionnel. Il l'avait attendue patiemment, prêt à faire plusieurs concessions lorsqu'elle se serait installée à La Prairie. Il avait choisi de bâtir leur maison au village pour lui faire plaisir, même si cela l'éloignait de la campagne et de sa ferme – où il devrait se rendre matin et soir. Il était même disposé à déménager sa fromagerie pour rapprocher celle-ci de son domicile. Évelina était amoureuse d'Antoine; pourtant, cela n'avait pas été suffisant pour que le mariage ait lieu.

Simone observait son amie qui faisait les cent pas dans le salon. Elle décida d'être franche avec elle.

— Veux-tu savoir ce que je pense, Évelina?

— Même si je refuse, Simone, crois-tu vraiment que cela t'empêcherait de le faire?

Évelina croisa les bras, attendant que son amie lui dise ses quatre vérités. Simone se lança :

— Antoine est l'homme qu'il te faut, il n'y a pas de doute. Je pense seulement que tu as pris peur devant toutes les responsabilités que comporte le mariage.

— Moi, j'aurais eu peur! Elle est bonne celle-là! Tu m'as confié tout à l'heure que tu me trouvais courageuse de partir pour l'Angleterre.

— Je pense que de te joindre au sein du Corps de santé royal est une porte de sortie pour toi...

Évelina se laissa choir dans un fauteuil et porta les mains à son visage. Simone vint se poster près d'elle.

— Excuse-moi d'être aussi directe, Évelina. Mais je crois sincèrement qu'Antoine est l'homme de ta vie. Le problème, c'est que tu ne le sais pas encore. Comment a-t-il réagi lorsque tu lui as annoncé que tu partais pour l'Angleterre ?

— Il est resté silencieux pendant plusieurs minutes, cherchant à comprendre. Il aurait pu se fâcher... mais non. Il m'a simplement dit qu'il pensait pouvoir me rendre heureuse et qu'il était terriblement désolé de ne pas y être arrivé.

Voyant que son amie s'ouvrait à elle, Simone l'incita à poursuivre ses confidences.

— C'est tout ?

— Il m'a fait promettre de veiller sur Flavie. Je n'ai pas été capable de lui confier pourquoi j'avais décidé de rompre.

— Tu ne lui as pas avoué que tu avais peur, tout simplement ?

— Oui, j'ai peur de l'engagement, mais j'ai surtout peur de ne pas être à la hauteur de ce qu'Antoine attend de sa femme. Il rêve d'un idéal que je ne suis pas apte à lui offrir.

— Je pense que tu te sous-estimes, Évelina.

— Peut-être bien. J'ai essayé de me convaincre que je pouvais passer ma vie à la campagne à laver des fromages. J'y ai presque cru, Simone ! Mais je ne suis pas sûre que ma place soit à La Prairie, auprès d'Antoine. J'ai le cœur brisé de m'éloigner, mais je sais qu'il faut que je le fasse. Le pire dans tout ça, c'est que je sais que je l'ai terriblement déçu.

Évelina ferma les yeux quelques secondes pour chasser cette vision encore douloureuse de son esprit. Simone tenta de rassurer son amie.

— Cet homme-là est généreux, Évelina. Il t'a redonné ta liberté pour que tu découvres ce que tu veux vraiment, pour que tu ailles au bout de toi-même.

— Je ne suis plus certaine d'avoir envie de travailler en Angleterre. Oui, ça me fait peur d'aller là-bas. Flavie a une bonne raison, elle ! Notre amie s'en va rejoindre Clément. Moi, je n'ai aucune raison de m'exiler...

— Tu vas t'occuper des soldats blessés, Évelina. C'est tout à ton honneur.

— Tu l'as dit, Simone. Ce n'est pas parce que je suis généreuse ou courageuse que je pars. Je fuis, tout simplement...

— Ça prend tout de même du courage pour le faire, Évelina. Tu aurais très bien pu rester ici, dans le confort de ta maison.

Simone fit un grand geste de la main pour montrer tout le luxe du petit salon. Sourire en coin, Évelina observa le geste théâtral de son amie.

— Si vous êtes faits pour être ensemble, Évelina, Antoine t'attendra.

— Tu penses ?

— J'en suis convaincue ! Allez, nous devrions monter pour que tu puisses dormir. Demain, une longue journée t'attend. Pour ma part, depuis le début de ma grossesse, chaque soir mon lit est le bienvenu !

\* \* \*

Évelina avait passé une fort mauvaise nuit. Plusieurs fois, elle avait vérifié ses bagages et remis en question sa décision de tout quitter – car elle doutait de plus en plus d’avoir envie de se retrouver en Angleterre. Finalement, elle avait résolu que c’était sa place et que, s’étant engagée, elle ne pouvait plus se désister. Sa discussion avec Simone avait remué certaines choses qu’elle essayait d’oublier, entre autres, le regard rempli de tristesse d’Antoine lorsqu’elle lui avait annoncé qu’elle rompait leurs fiançailles. Elle aurait voulu lui dire que le mariage lui faisait peur, mais elle en avait été incapable. La jeune femme s’en voulait pour sa lâcheté. Antoine avait pris toute la responsabilité de cette rupture ; il croyait qu’il n’était pas assez bien pour elle. Évelina n’avait pas trouvé le courage de lui dire la vérité.

Fedora passa la tête dans l’ouverture de la porte entrebâillée.

— Tu as mal dormi, *bella*. Je t’ai entendue faire les cent pas toute la nuit. Tu es inquiète de partir, n’est-ce pas ?

— Oui, je le suis. On ne peut rien vous cacher.

— Tout se passera bien, tu verras. Tu es certaine que tu ne veux pas que je t’accompagne à la gare ?

— J’en suis certaine ! Simone sera là et ce sera bien suffisant. J’ai peur de manquer de courage au moment de monter dans le train.

— Promets-moi d’être prudente et de me revenir en pleine forme.

— Rassurez-vous. Je ne m’en vais pas me battre contre les nazis. Je serai en sécurité en Angleterre.

— Fais tout de même attention. Les nazis sont prêts à tout pour gagner la guerre. Ils ont même commencé à bombarder Londres.

— Je ferai attention, Fedora, n'ayez crainte.

Sur ces entrefaites, Simone entra dans la chambre.

— Elle est bien mieux de faire attention, Fedora, car elle me l'a promis aussi. Tes bagages sont prêts, Évelina ?

Une dernière fois, la jeune femme passa en revue les affaires qu'elle emportait. Outre ses uniformes, quelques bouteilles de vernis à ongles et des produits de maquillage se trouvaient dans sa valise. Lorsque Simone avait jeté un coup d'œil au contenu de celle-ci, elle n'avait pu s'empêcher de sourire. Évelina ne renoncerait pas à la coquetterie, même en temps de guerre !

\* \* \*

Flavie aussi avait mal dormi. Elle était restée longtemps éveillée, songeant à son départ. Avant d'aller dormir, elle s'était entretenue plusieurs minutes avec sa mère au téléphone. Cette dernière lui avait fait promettre de donner de ses nouvelles tout en s'excusant de ne pouvoir être présente lors de son départ. Flavie se doutait bien que Bernadette voulait s'éviter une scène déchirante sur le quai de la gare, ce dont elle lui était reconnaissante. Sa mère n'avait cessé de répéter qu'elle ne comprenait pas que son unique fille s'engage dans cette guerre insensée ; chaque fois, Flavie lui avait rétorqué qu'elle se rendait en Angleterre pour aider à soigner les blessés. Malgré tout, Bernadette continuait de croire qu'elle travaillerait directement sur les champs de bataille.

Son père voyait d'un autre œil son engagement. La veille, il lui avait fait les recommandations d'usage tout en saluant son

courage et sa détermination à vouloir prêter main-forte aux hôpitaux de campagne.

— Quand j'ai combattu lors de la Première Guerre mondiale, ce sont les infirmières qui m'ont redonné courage et espoir. Elles n'étaient pas là uniquement pour nous soigner physiquement, mais aussi pour s'occuper de notre âme. Tu vas apporter beaucoup aux soldats, ma chérie. Pense à ton vieux père de temps en temps, et écris-lui quand tu le pourras.

La hâte de partir des derniers jours s'estompait peu à peu à présent que Flavie se trouvait dans la voiture conduite par Arthur, le chauffeur de son père, en route vers la gare. Victor paraissait nerveux à cause du départ imminent de sa fille pour l'Europe. Il restait silencieux à ses côtés. Flavie songea à Clément, qu'elle reverrait sous peu. Lorsque le Canada avait déclaré la guerre à l'Allemagne en appui au Royaume-Uni, elle avait bien vu le tiraillement de son fiancé. Il avait hésité entre son devoir en tant que médecin d'aller soigner les blessés de guerre et la promesse de mariage faite à Flavie. Celle-ci l'avait laissé partir à contrecœur, tout en sachant qu'il lui reviendrait lorsque la paix serait rétablie. Elle avait donc mis de côté son projet de poursuivre ses études pour devenir hygiéniste à la Ville de Montréal et avait travaillé quelque temps comme infirmière à l'hôpital Notre-Dame. Puis, lorsqu'elle avait vu l'offre d'emploi au sein du Corps de santé royal, elle avait sauté sur l'occasion d'aller soigner les blessés outre-mer. Flavie n'avait pas hésité une seule seconde à s'engager, croyant qu'elle serait plus utile là-bas, et aussi qu'elle aurait la chance de voir Clément qui travaillait comme chirurgien à l'hôpital de Bramshott.

La traversée et tout ce que le travail d'infirmière de guerre comportait l'inquiétaient un peu. Mais Flavie ne serait pas seule, car Évelina serait près d'elle. Cette dernière avait

préféré la suivre plutôt que de se marier avec Antoine. «Pauvre Antoine, il va l'attendre encore une fois et espérer qu'elle lui revienne», pensa Flavie qui en voulait un peu à son amie de jouer avec les sentiments de son frère. «Le pire dans tout ça, c'est qu'ils s'aiment tellement tous les deux.» Comme pour Clément et elle, d'ailleurs, la guerre avait mis leurs projets en attente. Au début, le gouvernement avait prédit que cette guerre serait très brève, mais rapidement, elle avait pris des proportions gigantesques. Flavie se désespérait que le conflit ne se termine afin que son fiancé rentre au pays. «Au moins, là-bas, j'aurai l'impression d'être utile, de participer activement à l'effort de guerre.»

Flavie jeta un coup d'œil à sa montre. Simone et Évelina l'attendaient sûrement déjà à la gare. En ce jour, il n'était pas question qu'elle soit en retard. En constatant la nervosité de sa fille, Victor prit la main de celle-ci pour la rassurer. Tous deux demeurèrent silencieux durant le reste du trajet. Victor souhaitait que tout se passe bien pour sa fille unique. Pour sa part, Flavie espérait se montrer à la hauteur dans son rôle d'infirmière de guerre.

\* \* \*

Le train s'éloigna. Sur le quai, Simone et Victor continuaient d'envoyer la main aux deux voyageuses. Évelina quitta la fenêtre la dernière, le cœur gros que son ancien fiancé ne soit pas venu lui souhaiter bon voyage. Elle avait tant espéré le voir apparaître ; c'est pourquoi elle avait attendu le plus longtemps possible avant de monter dans le train. Puis, l'appel final avait été lancé et Évelina avait pris place dans le véhicule. Elle était restée plusieurs minutes à la fenêtre pendant que le train se mettait en marche. La jeune femme alla s'asseoir près de Flavie qui s'épongeait les yeux et se mouchait bruyamment. Évelina

se mordit les joues pour ne pas éclater en sanglots. Elle ne pouvait plus reculer ; l'Angleterre l'attendait.

Si Évelina était restée plus longtemps à la fenêtre, elle aurait vu Antoine rejoindre Simone et Victor. Le jeune homme était effondré d'avoir manqué le train conduisant sa sœur et la femme qu'il aimait vers la guerre qui faisait rage de l'autre côté de l'océan.